

# Critiques Littérature

## Aura de l'esclave

Margaret Wrinkle signe un récit choral, fort et subtil

STÉPHANIE DE SAINT MARC

Écrire, c'est faire l'expérience de l'altérité grâce à l'imagination. Franchir les frontières les plus infranchissables. *Wash*, le premier roman de l'Américaine Margaret Wrinkle, en fait la démonstration éclatante. Wrinkle, une femme née dans une famille blanche de l'Alabama, nous raconte l'histoire d'un homme, noir, réduit par son maître à un asservissement ultime. Car Wash (c'est son nom) ne travaille pas aux champs comme les autres. Il est utilisé pour la reproduction : un étalon loué aux propriétaires voisins pour perpétuer les qualités de sa « race ».

Quand il est choisi pour ce rôle, Wash a déjà connu plusieurs vies. Elevé dans la proximité nourricière de sa mère, Mena, il a vécu ses premières années sans entraves dans le décor magnifique de l'île de Nags Head, en Caroline du Nord, aux côtés du vieux Thompson. Mais ce temps magique a pris fin brutalement à la mort du maître. Lui a succédé la vie sur les propriétés des fils Thompson. Et les coups, jusqu'alors inconnus.

On n'accède pas par hasard à la curieuse position qui est devenue

celle de Wash. Si son propriétaire, Richardson, lui assigne la tâche de féconder les femmes de sa caste, c'est qu'il a discerné en lui une force et une beauté particulières. Cette force, Wash la tire d'un savoir et de traditions chamaniques venus d'Afrique. Mais aussi, contre toute attente, de l'apprentissage de la violence fait chez les fils Thompson, là où un coup de hache l'a privé d'un œil pour le faire rentrer dans le rang et où le « R » des fugitifs a marqué sa joue au fer rouge. Sur la base de cette double expérience, Wash a su développer sa capacité à résister à toutes les humiliations.

### Liens précieux

Richardson a donc reconnu en Wash une aura et une intégrité qu'il admire et qui le fascinent. Mais en quoi cette compréhension intime du jeune homme le désignait-elle pour cette forme d'élevage monstrueux ? C'est là le cœur du récit de Margaret Wrinkle, qui explore avec minutie les liens tortueux noués entre Wash et Richardson. Des liens où se mêlent, comme toujours dans la relation maître-esclave, la haine, l'attachement, l'extrême éloignement social et la proximité humaine. L'opresseur s'y trouve parfois en situation de dépendance. Ne voit-on pas Richardson, à la fin du roman, isolé parmi ses proches, chercher le réconfort auprès de Wash ?

Ce dernier trouvera aussi des alliés. Outre Mena, qui le soutient même au-delà de la mort, outre Rufus le forgeron, il y a Pallas, la jeune guérisseuse, blessée elle aussi, avec qui il noue des liens précieux au cours d'un long apprentissage réciproque. Tous s'efforcent de développer en eux un espace propre, une zone intouchable où se tenir debout. Une quête intérieure qui semble étrangère aux propriétaires blancs, si éclairés soient-ils.

Noirs et Blancs pourront néanmoins se faire entendre. C'est là l'une des originalités de ce récit choral : toutes les voix s'y expriment dans leur singularité. Wash, Richardson, Pallas, Thompson, chacun à son tour prend la parole et, dans une langue poétique, raconte sa version de l'histoire. La polyphonie qui en découle n'égare pourtant pas le lecteur. C'est bien un roman engagé que livre Margaret Wrinkle. Un texte fort et subtil, intelligent et complexe, qui s'inscrit dans la lignée des grands récits américains de l'esclavage : *Beloved*, de Toni Morrison, *Racines*, d'Alex Haley, ou *Les Confessions de Nat Turner*, de William Styron. ■

**WASH**  
(*Wash*),  
de Margaret Wrinkle,  
traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Anne-Laure Tissut, **Belfond**  
432 p., 21,50 €.